



La galerie

Par Carole Kittner

UNE VOIX

Malaïka Ben Ali et Myriam Chakroun Houdrouge, devant les œuvres de Yeanzi.

L'art résonne, l'art bouscule

Le galvanisant duo à la tête de **Tribe Gallery** offre une nouvelle plateforme aux artistes à Genève. Une de celle où l'expression artistique est gage de liberté autant que de friction.

E LLES SONT aussi chics qu'attachantes les fondatrices de Tribe Gallery. Pas surprenant qu'elles soient amies de longue date! Malaïka Ben Ali et Myriam Chakroun Houdrouge ont roulé leur bosse avant d'ouvrir leur espace aux Eaux-Vives il y a un peu plus d'un an. Un hasard, ou plutôt des hasards et des rencontres avant tout, ont permis la cristallisation de leur projet. Il y a déjà leur rencontre à Dakar en 2010, où se tissent les premiers fils de leur tandem. Au point qu'elles confient d'une même voix: «Nous nous considérons comme partie intégrante de la famille de l'une et l'autre, même si nous sommes très différentes.»

Puis, celles d'artistes bien sûr. «Je connaissais Keziah Jones depuis longtemps et il m'a demandé si je ne voulais pas l'aider à montrer son travail à Genève», raconte Malaïka. C'est sans compter Yassine Mekhnache, le plasticien français à qui Malaïka propose d'emprunter une dizaine d'œuvres pour inaugurer leur espace. Dix jours plus tard, le vernissage a lieu et la quasi-totalité des toiles se

vend. Il faut aussi dire que, de son côté, Myriam est sollicitée afin de monter une exposition pour une amie. Les astres sont alignés et leur entourage est ravi que le duo dispose enfin d'une galerie.

À la rentrée 2025, c'est Keziah qui ouvre le bal. Et quel bal! Un concert intimiste lors du vernissage et la découverte des talents infinis de celui que l'on connaît surtout pour ses prestations musicales ont scellé la suite. Les filles sont lancées et tiennent plus que tout à démocratiser l'art, à faire de leur lieu un espace d'échange et de partage. Une tribu en quelque sorte, comme son nom l'indique, ou une communauté au sein de laquelle chacun peut s'exprimer.

Identité, mémoire, migration

Lorsqu'on leur demande quel est leur processus de sélection des artistes, souvent issus du continent africain, elles sourient et glissent: «C'est un peu le hasard qui a voulu cela. Nous ne nous cantonnons pas à un continent ou un pays mais à des thématiques et à une démarche. Nos artistes abordent des notions identitaires liées à la mémoire ou à la migration. Il

s'agit là de notre *leitmotiv*. Les œuvres doivent interroger et générer un dialogue au-delà de l'esthétique. Et surtout, nous nous inscrivons dans la durée.»

Malaïka et Myriam sélectionnent donc des artistes qui ont une vision et une démarche artistiques singulières. On comprend mieux le choix de Moses Mous, par exemple, cet artiste camerounais qui gratte ses toiles au rasoir, ou de Yeanzi qui travaille avec du plastique fondu.

Les solo et les expositions collectives s'enchaînent, tant avec des artistes émergents que confirmés. Et bientôt, notre duo participera à sa première foire, 1-54, à Londres, en octobre. Aujourd'hui, c'est le Tunisien Béchir Boussandel qui est à l'affiche, puis, ce sera au tour de Marc Padeu, ce plasticien camerounais dont les toiles colorées sont ô combien prenantes. Il produit si peu que cela tient du miracle qu'il aie accepté. Notons encore qu'à l'exception de l'exposition inaugurale, toutes les pièces sont créées *in situ* pour Tribe Gallery. Et les galeristes de conclure: «Nous chérissons le lien avec nos artistes tout autant que celui avec nos clients. Nous aimons plus que tout les accompagner.» ■

PHOTO: LAURENT GUIRAUD